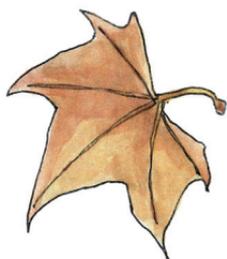


Pierre Mainguy

Arles, féria tragique



Portaparole

Pierre Mainguy
ARLES, FÉRIA TRAGIQUE

Roman

Collection I venticinque
dirigée par Elisabetta Sibilio

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles (France)
Tél. +33 4 9091 3861
www.portaparolefrance.com
info@portaparolefrance.com

ISBN 978-2-37864-041-5

Arles, fêria tragique. À l'occasion de la remise de la Légion d'honneur, en cette année 2020, le journaliste Jean-Louis Montey, star de la télévision, et son épouse Ariane, organisent une réception avec des amis très proches. C'est le moment pour lui de remonter le temps au fil des souvenirs. Trente ans plus tôt Sauveur Maccia, jeune camarguais, a tué une touriste allemande lors de la célèbre Fêria de Pâques. Puis, au cours d'hivers froids et lugubres une série de meurtres vient endeuiller la Provence. Le jeune journaliste, tout juste stagiaire alors, et sa fiancée s'en mêlent pour découvrir la vérité au-delà des apparences.

« Pierre Mainguy, au prétexte d'une énigme aux nombreux rebondissements, étonne ici le lecteur à plus d'un titre. Rompant avec les clichés bien établis de cette fête populaire qu'est la fêria d'Arles dont on cultive le lustre à travers des noms prestigieux, l'auteur nous aide à découvrir les aspects d'une région que seuls les natifs connaissent et dont ils ne parlent guère. Un décor qui n'est pas toujours dépeint avec complaisance, une ville avec ses secrets où le mistral est toujours glacial, et où les personnages sont dépouillés de toute la bonhomie qu'on prête bien trop facilement aux gens du sud. Nous sommes loin de la carte postale ou de l'image donnée par les dépliants touristiques, et au point de départ d'un périple en boucle qui emmène le lecteur à travers le temps et la société, au fil de vies faites de petites bien humaines, mais aussi de belles qualités attachées à des personnages qui ne sont jamais caricaturés. Bien plus qu'un ouvrage agréable et captivant, l'auteur signe là, sa conception de l'espoir et de la rédemption qu'il place en ses semblables. » (José Villemin)



Pierre Mainguy est né à Paris bien avant les ordinateurs et les téléphones portables. Autant dire au Moyen Âge ! Après avoir étudié le nez au vent, il fut journaliste, moniteur de voile, agent de voyage, libraire, constructeur de maisons, et plus encore.

Il a bourlingué autour du monde avant d'opter pour le job de retraité à plein temps afin de permettre à son imagination de vagabonder.

Il écrit des livres pour enfants et, aux éditions Portaparole, a publié Tac O'Tac, trois histoires de drôles d'oiseaux, illustrées par Tania Hagemeister.

Il faisait beau cette année-là. Contre toutes les prévisions, le ciel bleu était limpide, le vent modéré et la température confortable. Une de ces météos de Pâques comme il n'en existe que rarement.

Utta dégustait le soleil et la griserie de la liberté avec gourmandise. Les moustiques et les touristes n'avaient pas encore envahi le delta du Rhône. Les plages du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer étaient encore désertes. Utta profitait au maximum de ce coin de paradis où les gens étaient libres de se promener nus ou en maillot. Elle ressentait ici une délicieuse indépendance originelle qui lui manquait dans le faubourg chic et aseptisé de Hambourg où elle ne pouvait lever le petit doigt sans se sentir observée par la ville entière.

Au mas des amis de ses parents qui l'avaient accueillie pour les vacances, elle était redevenue une jeune fille désinvolte et libre, offerte aux caresses du soleil et du vent. Elle se rendait à la plage à bicyclette par la route de Cacharel, insouciant et heureuse. Dans les prairies, des taureaux et des petits chevaux blancs semblaient la regarder. Fascinée, il lui arrivait de s'arrêter devant le spectacle extraordinaire des flamants roses. Jamais elle n'aurait la chance de voir de tels oiseaux dans ses terres natales. Utta

avait l'impression de comprendre la simplicité du paradis. Elle en discuterait dès son retour, tout là-haut, au nord de l'Allemagne. Peut-être parviendrait-elle à convaincre ses parents que le bien-être matériel était éphémère. Une grosse voiture, une belle maison, des domestiques, et même l'institution suisse privée des bords du lac de Genève où elle avait appris le français, n'étaient que des bonheurs illusoire.

Ce week-end de Pâques, elle voulut assister au déroulement de la fameuse fêria d'Arles pour laquelle la ville se préparait dans une grande excitation. Son éducation l'avait toujours empêchée d'assister à toute manifestation populaire. Jamais elle n'aurait été autorisée à participer, ne serait-ce qu'une fois, à l'Oktober Fest de Munich chez « les sauvages du sud ». Mais en France, elle avait obtenu la permission de passer le week-end dans l'antique cité de Constantin.

Ses hôtes attentionnés la déposèrent au Nord-Pinus, vénérable institution, située sur la place du Forum, qui jouissait d'une richesse inestimable : un passé. Des fantômes illustres, tels Picasso, Cocteau, Édith Piaf, Kirk Douglas, Salvador Dali, El Cordobès et beaucoup d'autres semblaient se promener encore dans ses corridors délabrés... Tant de célébrités, venues d'un autre âge avaient un jour foulé les tapis usés de cet hôtel d'antan. Modèle du luxe avant la guerre, le Nord-Pinus n'avait pas évolué avec le temps, mais il conservait intact tout son charme. Utta eut du mal à saisir cette considération d'un autrefois glorieux qui se paie de certains inconforts. On était tout de même en 1981 !

Elle ne comprenait pas non plus la folie qui, dès le lendemain matin, s'empara des jeunes de la ville. Un véri-

table carnaval de garçons et de filles barbouillés de *ketchup*, d'œufs et de farine, se poursuivant à travers les rues en glapissant et hurlant des clameurs hystériques. Ces usages puérils et rustiques, manquaient de finesse et de tenue pour elle. C'était donc ça une fête populaire ?

Vers midi, toutefois, le spectacle des hommes qui tentaient d'arrêter à mains nues la course désordonnée de vaches lancées dans les rues étroites, la captiva. Une fille de Hambourg, n'avait aucune idée de la culture tauromachique, mais elle ressentit la griserie lui passer, frétilante, le long de l'échine.

L'heure de l'apéro venue, le délire gagna la ville. Les garçons et les filles de son âge, ivres de joie, se retrouvèrent au pied de l'obélisque sur la place de la mairie. Les bras se tendaient, les mains cherchaient, se faisaient baladeuses. Les filles, ayant attisé le feu toute la matinée, se laissaient peloter.

Utta chercha un endroit pour goûter en paix son sandwich au véritable saucisson d'Arles. Mais durant la fêria, dans cette ville, il n'y a pas de coin tranquille. Elle se laissa embarquer dans l'excitation collective. Sur le boulevard des Lices, de gigantesques affiches annonçaient les corridas. Qui étaient ces Niméno II et Paquirri dont elle n'avait jamais, ne serait-ce qu'une fois, entendu parler ? Ces braves devaient être des géants, leurs noms figuraient en gros caractères. Elle déambula suivant la foule joyeuse. Sans trop savoir comment, elle se retrouva au spectacle d'une multitude dansante et piaillante, assise sur une bordure de trottoir, place du Forum. Elle rit toute seule. L'atmosphère se chargeait d'une névrose compulsive. Des effluves écœurants de pastis chauffé flottaient dans l'air épais. Soudain,

elle ne se sentit pas à l'aise. Elle n'aimait pas le pastis. Il fallait être natif des bords du Rhône pour jouir de ces pantomimes grotesques et de ces concours d'alcoolisme. Alors qu'elle s'apprêtait à se lever pour quitter le brouhaha ambiant, elle entendit une voix l'interpeller.

— Vous voulez une bière ?

Un jeune homme assis par terre, qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'alors, lui tendit une canette. Il souriait, mignon. Elle attrapa la bière, il rigola. Elle resta assise sur le trottoir.

— Vé ! On voit de suite que vous n'êtes pas d'ici, dit-il hilare.

Il louchait sans vergogne vers le haut de ses cuisses. Elle lui rendit la canette et prestement rabattit sa petite jupe de coton blanc.

— Une fille d'ici n'aurait jamais mis une jupe un jour de fériá, dit-il en explosant d'un rire sans ambigüité.

Utta se leva.

— Oh, te fâche pas ma belle ! C'est fête aujourd'hui. Tout le monde rigole, on boit, on chante... Tu vas tout de même pas te faire la fériá toute seule, non ?

Elle se vexa. Mais ce rustaud avait raison. Elle avait voulu venir, elle avait souhaité tâter de la fête populaire... Tant pis pour elle ! « Populaire est synonyme de vulgaire », aurait dit son père. Cependant, ce garçon était drôle. Son accent inspirait le sourire. Il ne parlait pas, il chantait. L'énorme moustache qui lui barrait la figure se tordait en une forme burlesque à chaque fois qu'il s'exprimait.

Elle se détendit.

— Je file mettre un pantalon, dit-elle en souriant.

— Mais non, reste comme ça ! Personne ne va te manger, peuchère ! On rigole mais on n'est pas des sauvages. Té, moi je m'appelle Sauveur... C'est pas beau ?

Pourquoi se laissa-t-elle convaincre ? L'ambiance, le soleil, la paresse, la liberté ?

Ils passèrent le reste de l'après-midi à rire et à boire sur la place du Forum qui ressemblait de plus en plus à une joyeuse kermesse, l'alcool aidant. Utta fut raisonnable, elle but à peine quelques bières, Sauveur en revanche... Mais il était son guide, son bon gros géant protecteur. Très galant, il lui fit découvrir chaque bistrot où les amis l'apostrophaient. Ces compagnons de bringue s'avèrent très drôles eux aussi. Les bourrades, qu'ils se distribuaient sur le dos, porteuses de codes indiscrets, les gestes obscènes et impudiques, témoins d'une virile amitié, rythmaient des éclats de rire. Elle ne comprenait pas tout, mais se doutait bien de la grivoiserie des propos.

— Un canon pareil, moi je la lui piquerais bien, disait l'un.

— Quel canon ? Une grande blondasse qui sait même pas boire le pastis... répliquait l'autre.

— Avec le cul et les nichons qu'elle a, pas besoin de boire du pastis... lâchait un troisième.

D'autres commentateurs zélés ponctuaient ces réflexions hautement psychologiques d'un appel à lever les verres à la santé de Sauveur !

Le soir tomba sur Arles. La place du Forum se garnit des aficionados quittant les arènes la gorge serrée et la langue sèche d'avoir frémi à la corrida. Ils vinrent grossir la foule comme un affluent se jette dans le fleuve. En une vague compacte, toute la population des rues, joyeuse

et émêchée monta à l'assaut des bodégas dressées pour l'occasion.

L'une après l'autre, les bandas traditionnelles cessèrent leur musique joyeuse, laissant des sons plus violents, plus décousus assaillir les oreilles de la masse. Des trompettes, des accordéons et des guitares électriques entraînaient des danses spontanées d'abord hésitantes, puis brouillonnes, puis folles.

Vers dix heures, à la lueur blanche des lampadaires, les premiers fêtards victimes de l'alcool s'écroulèrent dans les caniveaux. D'autres vomirent des geysers d'anis, de vin et de sangria. Premiers effets du delirium collectif. À l'hôpital, les services d'urgence, pourtant habitués et sur le pied de guerre, furent rapidement débordés. On soignait comme on pouvait les premiers dégâts éthyliques. Imodium et Pimpéran. Et la fêria allait durer deux jours encore...

Toute la sauvagerie vulgaire de la nuit éclata à la figure de Utta quand Sauveur lui souleva la jupe au milieu d'un groupe d'amis. Une vigoureuse tape sur la main insolente ne suffit pas à le calmer.

— Puisque j'ai dit que tu avais le plus beau cul du Forum ! Quand je dis quelque chose, je le prouve, hurla-t-il obscène. C'est vrai Momo, à cent kilomètres à la ronde, y a pas plus beau cul ! articula péniblement le grand gaillard en tentant de remettre sa main d'où elle avait été chassée.

Sauveur Maccia, fils unique de manadier camarguais, élevé entre taureaux et moustiques, était beaucoup trop souûl pour se rendre compte qu'il agaçait sérieusement la jeune femme.

— Laisse tomber Sauveur, tu vois bien que tu l'embêtes la pauvrete...

Momo avait senti que le jeu tournait au vinaigre. D'ailleurs si Sauveur se permettait de l'interpeller par ce diminutif qu'il détestait, c'était le signe qu'il était cuit. Personne, à part lui, quand il en était à ce point, n'appelait ainsi monsieur Maurino, plume locale respectée... Un sage au milieu de ces ivrognes.

— Qu'est-ce que tu dis ? Après ce qu'elle vient de me faire... on ne me traite pas comme ça moi ! On ne traite pas Sauveur Maccia comme un minet ! Sans blague, ça danse avec moi toute la journée et le soir ça fait sa mijaurée...

— C'est une étrangère, elle ne peut pas comprendre, insista Maurino.

L'étrangère avait très bien compris. Profitant de l'algarade, elle s'était esquivée et avait regagné sa chambre à l'hôtel.

Mais, sur la place du Forum, rien ne se fait discrètement. Chaque œil observe et se souvient.

— Elle est partie ! La salope ! beugla Sauveur.

— C'est ce qu'elle a fait de mieux, dit Maurino.

— Mais ce cul, Momo, il était à moi... elle n'a pas le droit !

— Tu ferais mieux d'aller te coucher... De toute manière tu es bien trop empégué pour t'en servir de son cul ! Rentre te coucher et prépare-toi pour demain, insista-t-il.

La colère inonda le cerveau embué de Sauveur. Il se leva, toisa la table des amis et s'éloigna. Non, lui on ne le traitait pas comme ça.

Vingt ans de hargne enfouie lui remontèrent à la gorge dans un relent anisé. Vingt ans d'échine courbée, de frustrations. Il maudissait les odeurs de purin et de bouse de vache qui lui soulevaient le cœur : les odeurs de la

Camargue, dont il devait être fier. Vingt ans d'horizon plat et gris sous un ciel bleu et dur. Le dégoût s'était accumulé en lui pour une vie qu'il méprisait. Sauveur Maccia aimait les villes éclairées de lampadaires clinquants, les belles voitures brillantes sous le néon des grands garages. Il jalou-sait les jeunes sortant de cinémas bras-dessus, bras-dessous. Sur son cheval blanc, il moquait les citadins par tradition, mais il les enviait. La Camargue n'était pas un far-west d'album-photos, mais une immensité où l'on avait toujours soif, où les hommes faisaient preuve de force et de courage, où tout finissait par crever avec le Rhône, plus pollué qu'une huile de vidange.

Sauveur, qui venait d'être humilié une fois de trop, traversa la place, mâchoire serrée, poings fermés, oeil torve. La démarche ondoyante, il posa la même question à chacune des connaissances qu'il croisait.

— Tu l'as vu la pitchoune qu'était avec moi... Celle qui a un cul qu'on peut plus l'oublier ?

Quelqu'un lui indiqua d'un doigt Frédéric Mistral, trônant devant l'entrée du Nord-Pinus. Suivi des quolibets rigolards sur sa façon toute personnelle d'égarer ses conquêtes, Sauveur dépassa la statue plantée là comme un piquet de garde et fila vers la porte de l'hôtel, où on entrait comme dans un moulin. Il passa outre le jeune réceptionniste remplaçant et, penché au-dessus du comptoir, n'eut aucun mal à identifier la chambre de Utta sur le registre.

Il gagna l'étage par l'escalier. Dans le corridor il reprit son souffle. Devant la porte de la chambre, il assura une démarche fière autant que son état le lui permettait et chercha à calmer sa colère. On ne baise pas bien avec les

nerfs à vif. Il empoigna le bouton de porcelaine et entra sans crier gare, la porte n'étant pas verrouillée. Dans la chambre, Utta sortait de la douche. Glacée de surprise, la serviette tirebouchonnée sur la tête, elle n'eut aucun geste d'élémentaire pudeur, le corps livré aux yeux indécents de l'intrus. Elle ne s'en rendit même pas compte.

— Pourquoi t'es partie toute belle ? Pourquoi tu m'as fait ça devant tout le monde ? Tu veux plus rigoler ? C'est pas assez marrant pour toi ? Réponds quand je te cause !

La jeune femme prit peur. Sous la berceuse de l'accent chantant de Sauveur, elle entendit comme une brutalité inconnue jusqu'alors.

— Sors ! Laisse-moi tranquille, je veux dormir ! Tu comprends ça, ou tu es trop con ? s'écria-t-elle.

Il avança la rage au ventre. Il allait lui expliquer qu'il n'était pas con. Dormir égale plumard et plumard égale baise. Il connaissait cette équation par cœur depuis toujours.

— Ne t'approche pas ou je hurle !

Nue, perlée de gouttes d'eau, Utta ne réalisait pas que son état précipitait Sauveur dans la folie. Elle lui faisait face en oubliant son propre corps. Il avançait. Elle fit un pas et ouvrit la fenêtre. La musique et tous les bruits de la place envahirent la chambre. Les sons de trompettes se mélangaient aux cris de joie et aux explosions des pétards. Les chants à boire de la foule en goguette vrillaient les oreilles.

— Ils s'amuse bien dehors, dit Sauveur. Viens poulette, nous on va s'amuser ici.

Il approcha jusqu'à la toucher. Son odeur de poivrot suffoqua Utta. Dans un réflexe de rage, elle arracha la ser-

viette de sa tête et s'en fit un fouet qu'elle balançà à toute volée en pleine figure de Sauveur. Une telle arme ne pouvait pas abattre le solide camarguais de plus d'un mètre quatre-vingt, même totalement imbibé. Il saisit la fille par les épaules et la tordit vers le lit comme il le faisait aux jeunes veaux lors des ferrades pour les coucher et les marquer au fer rouge.

Utta poussa un cri, glissa sur le vieux tapis et, vaincue, se tassa sur le bord du lit.

L'homme se redressa, satisfait, contemplant son gibier. Il commença à dégrafer son ceinturon de cuir. Alors, dans un sursaut, elle se releva d'un bond et balançà un terrible coup de pied entre les cuisses de son agresseur.

Dans le fatras des bruits trop nombreux qui lui meurtrissaient les oreilles, elle distingua un beuglement de douleur, des jurons hurlés. Elle vit encore un bras se lever au-dessus de sa tête, puis plus rien.

C'est lors de son procès que Sauveur comprit l'horreur de ce qui avait suivi. Au cours d'une instruction de près de deux ans, il apprit qu'il était devenu meurtrier. Malgré le récit détaillé des faits, il ne se souvenait de rien : amnésie totale. L'acte d'accusation était effroyable. Il avait saisi le chandelier de bronze de la table de nuit et avait frappé, de toutes ses forces, la tête de la victime. Fracture du rocher, fut précisé. Elle était décédée après deux jours de coma. Sauveur se prostra et présenta ses excuses à la maman, seule et anéantie dans le prétoire de la cour d'assises.

L'avocat général le désigna comme un sauvage sanguinaire, un être frustré et instable qui, depuis l'adolescence avait bien des méfaits à son actif. Toutes les entorses

vénielles commises avec sa bande de copains devenaient soudain un lourd passé judiciaire difficile à porter.

Heureusement, Maître Lambert, avocat au barreau d'Aix-en-Provence, plaida les circonstances atténuantes : folie d'un jour de fêria, devant une jeune femme nue qui n'avait pas été violée... Non, il ne s'agissait pas d'un meurtre glaçant perpétré de sang-froid.

L'avocat de la partie civile, un parisien trop cartésien pour une cour d'assises du Midi, fut bien mal inspiré de mettre en accusation les coutumes locales, l'atmosphère spécifique de la fêria entraînant tous les abus. De plus, il dénonça la rusticité médiévale des plaisirs de l'ivrognerie collective. Le jury — hommes et femmes de Provence — apprécia ces jugements venus de la capitale.

Après avoir entendu le défenseur de l'assassin expliquer que sa fille, peut-être, n'avait pas été aussi innocente que ça... qu'elle avait bien dû aguicher le brave camarçais d'une manière ou d'une autre, madame Mansholt, effondrée, regagna Hambourg et brossa le tableau de ce procès à un ex-mari accablé, incapable de supporter l'idée même des audiences.

Sauveur Maccia fut condamné à huit ans de réclusion pour tentative de viol, coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Peine dérisoire pour un tel crime. Il lui restait six ans à passer derrière les barreaux du centre pénitentiaire de Draguignan, ayant déjà fait deux ans de détention préventive.

C'était il y a plus de cinq ans désormais et pendant toutes ces années, l'industriel allemand avait vécu avec la seule idée qu'un jour ce Maccia sortirait de sa prison. Il

avait nourri une haine viscérale des français, de leur justice et de leur alcool. Il tenait le pastis pour une arme criminelle et non une circonstance atténuante. Il avait dépensé des fortunes en publicité contre les Gaulois, ne négligeant aucun détail pour tenter de dissuader ses compatriotes d'aller passer des vacances en France. Il avait même fondé une association anti-française qui publiait des articles vengeurs contre le pays de la beuverie reine et du meurtre à coup de degrés d'alcool.

Dans le *Spiegel* il venait de s'offrir une pleine page qui posait la question qui le minait depuis ce temps : « Que vaut une fille de vingt ans contre un apéritif de 51 degrés ? ». Jamais le magnat de l'industrie pharmaceutique allemande n'aurait de réponse. Il avait conduit trop vite sur cette autoroute glissante et n'était plus qu'un petit tas de cendres et d'os calcinés.

Il n'y avait personne pour attendre Sauveur Maccia à la sortie de la prison de Draguignan. Pas même son avocat. Sauveur n'espérait plus rien du côté de ses parents. À la suite du drame, ils l'avaient banni. La Camargue lui était définitivement fermée. Il avait bafoué l'honneur de la famille. Il ne pouvait trouver un espoir de rédemption qu'au prix de sa disparition. Tel était le sort d'un fils maudit.

Sauveur avait enduré cette règle. Mais tout de même, son avocat... Il en était surpris, voire attristé. Durant ces années, Maître Lambert lui avait rendu des visites régulières. Sa bienveillance l'avait aidé à supporter l'épreuve de la prison. Les nuits, hantées par des cauchemars où des jeunes filles, aux yeux agrandis par la panique, mouraient dans des sarcophages de cuivre, embaumées de pastis, étaient longues à passer. Mais, grâce à lui, il était parvenu à trouver une certaine sérénité. Une bonne conduite lui avait valu un an de remise de peine.

Sur le trottoir de l'avenue Fred Scamaroni, il fut frappé par la luminosité du ciel. Comme si celui de la cour où il avait fait les cent pas n'avait pas la même lueur. Les odeurs violentes, poivrées, le gênaient. Il ne se souvenait plus des parfums de la foule ni des bruits du sirop de la rue. Un bon moment immobile, il fut surpris. Avait-il aimé ça autrefois ?

Sauveur marcha vers la gare routière, demandant son chemin tête basse, épaules voûtées, persuadé qu'on l'identifiait, le maudissait, le jugeait. Inquiet, il accéléra le pas, serrant sa valise contre lui. Oui, il avait été jugé une bonne fois pour toutes et pourtant ces regards le persécutaient encore. Il s'astreignait à ne pas remarquer les jolies filles aux tenues légères en cette journée printanière de mars 1988. Fermer les yeux, ignorer l'environnement immédiat, persuadé qu'il était l'objet d'une inquisition perpétuelle.

Il fouilla dans sa poche à la recherche du papier sur lequel figurait l'adresse du centre d'aide à la réinsertion des détenus. Il fallait qu'il ne pense qu'à ça. Se soustraire du réel. L'assistante sociale l'avait mis en garde. S'il faisait mine de lorgner une fille, ou un bar avant d'avoir retrouvé du travail, sa vie plongerait dans la délinquance et, cette fois, sans espoir de salut.

Sauveur n'avait pas conscience d'avoir été un vrai délinquant, mais ce qu'il avait tâté de la prison, de l'appareil policier et de l'institution judiciaire suffisait. Il lui fallait redevenir un homme, debout, ayant comme autrefois le droit de regarder ses semblables en face. Seule une vigilance d'airain le lui permettrait.

Le centre d'accueil d'Aix-en-Provence allait lui ouvrir les portes de son avenir.

Durant le trajet en autocar, Sauveur ne fit aucune attention à la splendeur des paysages. Le poing crispé dans sa poche sur le papier de l'assistante sociale il se répétait avec conviction : « Pas de fille, pas de bar ». Cependant, le mot « fille » revenait avec régularité dans son cerveau et prenait une consistance de plus en plus réelle. Sa volonté se tendait pour rejeter la signification, l'image maudite de

ce mot. L'imagination brimée lui offrit les formes rondes et charnelles de ces fantômes qu'il voulait pourtant chasser. L'autocar roulait lentement et le soleil de midi tapait trop fort. Sauveur n'avait plus de résistance. Des pensées interdites traversèrent son esprit. La nature prit le dessus. Prestement, il mit sa valise sur ses genoux pour dissimuler le trouble incontrôlé de son corps. Autrefois, il aurait été fier de cette réaction primale, il s'en serait même vanté auprès de ses copains... Mais, maintenant, il n'avait plus de copains, plus de fierté, juste une réaction masculine terriblement embarrassante. Finie la jeunesse. Il fêterait bientôt trente ans.

En rase campagne, à l'intersection d'un chemin de terre, sous un vieil abribus en fer, une petite dame fit signe au chauffeur. Sauveur profita de cette halte inopinée pour descendre avec une certaine précipitation. Autour de lui un champ de tournesol immense, au loin une ferme. Sa petite valise vissée sur son bas-ventre, il attendit que l'autocar reprenne la route pour s'isoler.

Reprenant ses esprits, il se maudit d'avoir été incapable de résister. Un court instant il fut même pris de panique à la seule idée de rencontrer une femme. Il se crut obsédé, se fit peur, convaincu qu'alors il lui sauterait dessus. Décontenancé, sur le bord de la route, il se trouva stupide. Assouvir une pulsion banale l'avait laissé seul, perdu en pleine campagne dans des collines herbeuses dont il ignorait tout.

Pour rejoindre Aix, il lui fallait donc faire du stop. Il s'enhardit, marcha sur les bas-côtés le pouce levé, une folle espérance concentrée vers le ciel. Personne ne s'arrêta. La

valise lui tirant le bras, il continua, persuadé qu'il devait être écrit sur son dos qu'il sortait de prison. Qui prendrait en stop un taulard ? Le désespoir lui monta dans la poitrine à mesure que les kilomètres s'alignaient sous ses pas. Des larmes lui perlèrent aux yeux. Le plus petit écart se payait vraiment cher. Il pesta contre son désir et les champs isolés. Droit devant lui, le soleil déclinait doucement. Son pouce dressé ne servait à rien. Sa valise était ridicule. Lui aussi était ridicule. Il ne savait même pas où il se trouvait.

Les couleurs s'évanouissaient en pastels fades tout comme son espoir de rejoindre Aix avant la nuit. Il se vit dormant à la belle étoile, le vêtement fripé, les joues mal rasées et le corps puant la sueur... Parfait pour se présenter au centre de réinsertion ! Toute la caricature de son ratage complet. Pour sa première journée d'homme libre et responsable, il s'était planté avant d'avoir fait cent kilomètres.

La lumière du soir, ternie par les premières brumes de chaleur, s'étendait doucement comme une coulée d'ouate chaude sur le Roc du Cuit. Sauveur n'eut plus qu'une seule idée en tête : se situer, savoir où le diable l'avait conduit. La route départementale enjamba ce qui avait dû être un ruisseau, une rivière, en réalité un lit de galets blancs entre deux traînées d'herbes brûlées et de mousse jaunie. « La Ribeirote », disait un panneau bleu écaillé et rouillé à l'amorce du petit pont. Voilà qui n'avancait pas Sauveur, lui qui n'avait connu que les rives du Rhône et de la Durance. Prendre des points de repère en pleine nature lui était un réflexe en Camargue, dans les plaines rases mouillées de marais et de sansouires, mais ici, au milieu de collines, de vallons, il avait du mal à s'orienter. Autrefois, il n'avait vrai-

ment parcouru d'autre route que celle qui mène de Arles à Avignon et encore, de nuit ou aux petites heures de l'aube, à moitié ivre, serrant une fille dans ses bras...

Ayant marché plusieurs kilomètres, il atteignit une sorte de village. Il entendit les mots des joueurs de pétanque, assidus sur la place centrale sous les quatre platanes. Il reconnut l'odeur sucrée de l'anisette, émanation obligée de quelque « bar des amis » incontournable d'où sortait un rire féminin triomphant. Il imagina une grande et belle brune. Mais il sentit aussi peser sur son dos, les regards soupçonneux des vieilles villageoises, lancés sous des rideaux, derrière des persiennes mi-closes.

Il traversa la bourgade tête baissée, épaules voûtées, humilié. Bientôt il allait faire nuit. La route enjambait à nouveau la rivière asséchée avant de s'incurver vers des hauteurs qui lui parurent infranchissables. Pas moins de trois cents mètres à gravir, c'était trop demander à sa nature désemparée. Il posa la valise, s'assit sur le parapet du petit pont et attendit. Il suivit des yeux le virage en épingle qui entraînait la route si haut, trop haut, vers Brignoles comme il l'avait lu sur le panneau à la sortie du village. Mais où était-ce Brignoles ? Il ferma les paupières, essayant de ne pas penser à la nuit qui l'enveloppait, au mauvais sommeil qui l'attendait, à la froidure humide du petit matin qu'il détestait.

Soudain, un bruit de moteur, poussif, fatigué. Une très vieille voiture à coup sûr. Il se dressa sur ses jambes, reprit une posture aussi fière que possible et tendit le pouce. Les yeux agrandis par l'espoir scrutaient la pénombre. Deux phares tremblotants parvinrent jusqu'à lui. Le véhicule, une antique 2CV, s'immobilisa.

— Vous allez où ? demanda une jeune femme assise à la place du passager.

Elle échangea un regard avec le conducteur qui esquissa un sourire.

— Montez, dit-il. On ne va pas vous laisser passer la nuit dehors, il fait doux, mais quand même...

Sauveur sourit, essayant de gommer son image de vagabond. Il ouvrit la portière arrière et se poussa vers la banquette serrant sa valise. Il eut un geste de recul en distinguant la silhouette assise de l'autre côté. Une belle jeune femme blonde, qui se serra derrière le conducteur pour lui laisser plus d'espace.

— Z'avez du pot que ma caisse soit trop vieille pour s'offrir l'autoroute, sinon vous restiez en carafe...

La voiture brinquebalante reprit la route avec un bruit de ferraille original et typique des années cinquante.

— Vous n'êtes pas d'ici et moi non plus, cria-t-il pour couvrir le vacarme. Personne n'est d'ici. Ariane, ma copine, est de Montpellier.

La jeune femme tourna la tête offrant à Sauveur un doux regard qui le bouleversa.

— À côté de vous c'est Ulrike, dit-elle, mon amie Allemande. Nous nous connaissons depuis dix ans... c'est fou, non ?

Sauveur fit mine de ne rien entendre. Ces mots explosèrent à ses oreilles. Ne pas discuter, ne pas se lier... Il marmonna un prénom au hasard suivi d'un « j'ai froid » et se mura dans le silence.

— Pas vrai qu'il n'y a que dans le Midi qu'on peut vivre ? continua le conducteur bavard derrière le volant. Bon, évidemment, quand on est sans rien comme moi, il

faut de la volonté. Il faut s'accrocher comme un morpion, poursuivit-il dans le bruit ambiant.

À cet instant, Sauveur pensait qu'avant de songer à vivre il fallait survivre. Cette présence à ses côtés était une torture. « S'accrocher, résister... », ne pas tomber dans les pièges dont il s'était si mal sorti autrefois... Il comprenait bien le sens de ce que disait cet inconnu guilleret et prolix. Mais cette femme à sa gauche... Allemande en plus !

— Moi c'est Jean-Louis... Ma copine elle fait dentaire, dernière année. Bientôt elle pourra arracher les dominos en faisant hurler ses malades de douleur... Z'auront rien à dire, z'auront qu'à casquer ! conclut-il rigolard.

À côté de lui, Ariane ne disait mot. Peut-être habituée à ce genre de facéties. Ulrike restait muette elle aussi. Problème de langue ?

— Et vous, touriste dans la région ? À moins que vous soyez de ces randonneurs qu'on croise souvent par ici ? Non, pas possible, vous feriez pas du stop et vous n'auriez pas de valise...

Pourquoi toutes ces questions ? Se demanda Sauveur. Pourquoi ce jeune freluquet ne cessait de parler ? Bien sûr il était content d'arriver à Aix en voiture à la nuit, mais que ce jeune couillon se taise, qu'il se taise ! Il marmonna une sorte de « oui » étouffé. Il était touriste dans la région, vacancier distrait, perdu dans les collines de Provence. Il avait bêtement loupé son autobus... Et qu'est-ce que ça pouvait faire tout ça, il était fatigué, voilà tout.

— Arrête d'embêter monsieur ! Tu vois bien qu'il a envie de rester tranquille, dit Ariane d'une voix de velours dont la douceur brûla les tympons de Sauveur.

Il avait oublié la mélodie de la voix des femmes. Au parler, sa mère seule était venue de temps à autre déverser des torrents de regrets misérables, des ruisseaux de pleurnicheries agaçantes qui avaient fini par lui faire redouter chaque visite maternelle. L'assistante sociale, sèche et pleine d'interdictions, n'avait rien arrangé de ce côté-là.

— Faut pas m'en vouloir, je suis emmerdant de nature. Déformation professionnelle. Je suis journaliste... Enfin, j'essaye de le devenir. En tous cas, j'ai décidé qu'un jour je serai une star des médias. Pour l'instant je suis juste une sorte de stagiaire à Radio Delta Libre... quatre-vingt-dix-huit point six FM stéréo... « RDL : la radio qui fait bouillir le Rhône ! », s'exclama-t-il dans un bel éclat de rire.

Tel un monsieur Loyal fier de son discours, Jean-Louis se détourna légèrement vers son passager. Sauveur était blême, tassé contre la porte. Voilà qu'il était tombé sur un journaliste, un exemplaire de cette race d'individus qu'il avait appris à mépriser autant que les matons !

Au nom de la sacro-sainte liberté de l'information, il avait été pris en photo, ballotté d'antenne en reportage lors des infos. Son affaire avait été étalée à longueur de colonnes dans tous les journaux de la région. Pensez donc ! Un crime pendant la fêria... Rien de ce qu'il avait pu lire sur ce drame n'était vrai. La réalité de l'accident avait échappé à cette horde de menteurs professionnels et il avait eu l'impression que sa carcasse avait été dévorée par les vautours médiatiques. Depuis, il n'avait plus jamais ouvert un journal. Dans sa cellule, il avait rêvé de changer de nom, l'anonymat complet. Il se tut, serrant sa valise sur ses genoux, les jointures des doigts douloureuses tant ils étaient crispés. Par chance, l'Allemande aussi se taisait.

À Brignoles, ils avaient rejoint la nationale et désormais, Aix était proche. Sauveur fouilla sa poche et mit la main sur le petit bout de papier chiffonné à force d'être pétri. C'était son annuaire, son passe-partout, son auberge... et pourtant ce n'était que l'adresse d'un centre de réinsertion pour délinquants.

Il observa la nuque du journaliste. Très jeune, il n'a pas encore vécu. Tout juste dépassé vingt ans. En culottes courtes à l'époque des faits, se rassura Sauveur. L'instinct de fouille-merde ne devait pas encore être développé. Et puis il était décidément trop bavard. Il ne percerait pas dans ce fichu métier de charognards. En quelques kilomètres, il avait révélé mille détails de sa vie et de celle de sa compagne cependant qu'il ignorait jusqu'au prénom de son passager d'occasion... Et le babil continuait.

— Voyez, pour réussir dans ce métier, faut du culot ! Il faut savoir créer l'événement, avoir l'audace de monter un « truc », lança le jeune homme. C'est fini le coup de l'info importante, maintenant c'est le mec qui annonce qui compte, pas vrai Ariane ?

Elle n'approuva ni ne contesta cette affirmation. Habitée aux péroraisons pleines de certitudes de son ami, peut-être.

Il continua sur sa lancée.

— Par exemple, moi, si j'annonce que la France vient de déclarer la guerre à l'Espagne, tout le monde s'en fout parce que personne ne connaît Jean-Louis Montey ! Oui, Montey, c'est mon nom...

— Jean-Louis arrête, s'énerva Ariane.

— Je sais bien que c'est des conneries, mais c'est juste pour expliquer à monsieur. Pas vrai que ça vous intéresse ?

Sauveur esquissa un sourire perplexe en apercevant l'œil allumé du jeune homme dans le rétroviseur. Il se demandait où l'autre voulait en venir.

— Je disais donc que si c'est moi qui la balance à l'antenne cette nouvelle, elle n'a aucune importance, surtout l'été... Ce qui fait la différence c'est le mec, j'en démords pas. Là pour cette occase, c'est du calibre PPDA, tu comprends ? Un comme lui, il te parle de la masturbation des mouches en Mongolie Extérieure, on l'écoute et pour un peu ça devient un phénomène de société, comme ils disent pour attirer l'attention sur eux.

— Et c'est quoi votre truc à vous demanda Sauveur, soudain emporté par la fougue du jeune conducteur.

Cela faisait très longtemps qu'il n'avait pas conversé avec quelqu'un, qu'il n'avait pas pris la peine d'écouter et de poser des questions. Depuis huit ans il n'avait entendu parler que d'un coup qui avait mal fini lors d'une soirée de fêria. Il n'était pas mécontent de dialoguer à nouveau, fût-ce avec un presque journaliste.

— Tu vois Ariane, ça intéresse monsieur... Et bien, tel que vous nous voyez, on rentre d'une enquête sur un mec qui s'amuse à faire peindre des singes ! C'est idiot mais ça marche. Remarquez bien qu'il n'a rien inventé, il copie sur Alphonse Allais et ses potes qui avaient fait peindre une toile par un âne en lui attachant un pinceau au bout de la queue. Le tableau a même été exposé au Louvre ! N'empêche, c'est bien aussi le coup du singe. Ça prouve que, à cent ans d'écart, le public est toujours aussi con...

Sauveur n'avait jamais entendu parler d'Alphonse Allais ni de ce genre de facéties. Il laissa courir le flot de paroles qui faisait plaisir au jeune homme. Enfin c'était reposant.

À travers ses paupières mi-closes, il se contentait d'observer le profil de la brune assise devant lui quand elle tournait la tête vers le conducteur.

— D'accord, tu me diras, la peinture c'est pas très radio-phonique ! poursuivit Jean-Louis. Mais faut entendre le mec ! Il dit qu'il fait une expérience scientifique. Là ses explications vaseuses deviennent risibles. On aurait dit un sketch ! Pas vrai Ariane ?

Ariane approuva d'un hochement de tête et d'un petit sourire. Même Ulrike s'autorisa un rire à peine voilé.

— Avec ce genre de plaisanteries, je peux arriver à tirer la couverture à moi... comme un vrai pro.

Sauveur marmonna un vague accord en se disant *in petto* qu'il avait eu cent fois raison de briser tout contact avec cette engeance, cette corporation de colporteurs de nouvelles. Ce petit coq intarissable et son plan de carrière le lui soulignait s'il en était besoin.

— Et ça fait longtemps que vous travaillez à votre avenir comme aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Pas vraiment, moins d'un an. Avant j'étais au chômage dans la banlieue de Paris. Un jour de crachin j'en ai eu marre, j'ai eu la déprime et j'ai pensé que le Midi serait moins chiant. J'ai pris ma valoché, et hop ! Maintenant je fais le TUC à la radio.

— Le quoi ?

Il expliqua que le Travail d'Utilité Collective, invention du premier ministre Laurent Fabius pour dégraisser les statistiques du chômage, encourageait l'emploi en réduisant les charges sociales. Cela lui avait permis de se retrouver à Arles, et surtout, de rencontrer Ariane, avait-il conclu dans un éclat de rire.

La jeune fille claqua violemment d'une main la cuisse de son compagnon. Un rire heureux irradiait son visage qui toucha Sauveur comme une flèche.

— Arrête ! Laisse le monsieur tranquille ! sermonna-t-elle sans conviction.

— Paris est une ville magnifique, mais Ariane plus magnifique encore ! dit Ulrike, en sautant du coq à l'âne.

Sauveur n'était jamais allé à Paris. Il aurait aimé voir cette ville qu'on disait débordante de joie et de bonheur. Il regarda droit devant lui, évitant de poser les yeux sur l'Allemande qui venait d'intervenir. Les premières lumières d'Aix apparaissaient au loin, suspendues au ciel noir. Il n'y était jamais venu et trouva l'étendue du halo immense.

— On vous dépose au centre-ville ?

— Oui, c'est ça, c'est très bien le centre-ville. Je serai tout près d'un bon hôtel...

— Z'avez raison ! Un bon hôtel, il n'y a que ça qui compte quand on voyage... Un bain chaud et vous voilà tout neuf !

La voiture arrêtée non loin de la Rotonde, il prit sa valise et quitta l'antique 2CV.

— Si un jour vous passez par Arles, demandez-moi à la radio... place du Forum. Vous ne pouvez pas la louper, c'est le seul endroit animé en ville... vous n'oublierez pas ? Place du Forum, Radio Delta Libre, à droite en regardant l'hôtel Nord-Pinus, vous demandez « LE TUC », c'est mon surnom. Ça me fera plaisir de bavarder avec vous... Au revoir.

Sauveur resta interdit. Sans voix. Il chercha à récupérer un peu de souffle. La porte claqua et, soulagé, il regarda les

feux rouges disparaître au coin d'un tournant. « Je ne retournerai jamais à Arles, non pas question que j'y revienne... », murmura-t-il. Il se sentit mieux et résolut de chercher la gare pour y dormir dans la salle d'attente. Le repos lui permettrait de se rendre présentable.

Il n'y avait aucune raison pour qu'Albert Serrano se retrouvât un jour étranglé au pied de son échelle de meunier.

À soixante-dix ans, cet homme insignifiant n'était parvenu à attirer le regard de personne. Son seul talent reconnu était une paresse malade. Sa retraite de la SNCF lui tenait lieu d'honorabilité. Serrano avait même raté sa guerre. Réformé pour un souffle au cœur, il n'avait pu tirer parti de la gloire des cheminots combattants ou résistants. Quant aux femmes, il avait appris dès l'enfance, grâce à une mère prudente que, elle-même mise à part, toutes personnifiaient le diable et son cortège de maléfices. Bien sûr, il lui était arrivé de payer quelques bonnes gagneuses sur la route de Nîmes, celles qu'on surnommait « les filles de la 113 », mais jamais il n'était tombé amoureux. Sous aucun prétexte il n'aurait succombé à cette faiblesse. Il avait été un fils obéissant et soumis.

L'enquête conclut à un crime de rôdeur. Encore fallait-il que ce rôdeur soit bien stupide pour venir étrangler un ancien garde-barrière dont la maigre retraite était mensuellement engloutie dans des litres d'apéritifs divers. Serrano n'avait jamais rien eu que sa soif. Il ne laissait qu'un tout petit mystère derrière lui.

... ..

Un matin glacial de février, la sous-préfecture d'Arles, ravagée par le mistral, se réveilla vedette de l'actualité locale. La gendarmerie, alertée par un riziculteur stupéfait, venait de découvrir la limousine accidentée de Maître Lambert dans les eaux de l'étang de Vaccarès. À l'intérieur, le cadavre en décomposition d'un homme. On crut alors que l'enquête allait rebondir, mais le corps ne fut pas identifié. À grand-peine, les médecins légistes requis purent déterminer que le mort n'était pas l'avocat recherché, qu'il avait sans doute porté la barbe et qu'il avait eu le poil roux. Ce fut à peu près tout tant il était rongé par le sel, les crabes et les coups de bec des oiseaux.

3.1

En couverture : *Frédéric Mistral*, Yves Boussin

ISBN 978-2-37864-041-5



9 782378 640415

18 euros